

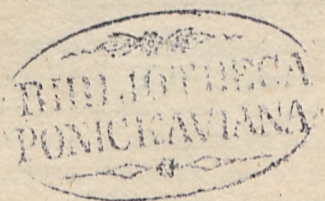
752
II l
452



~~h. 1. 77.~~
Q. K. 346, 3.

h. 2. 2, 52.

Fragment des Instructions pour le Prince
royal de *** a Berlin, 1767. gr. 8.
A⁷/₈. L'oguel.



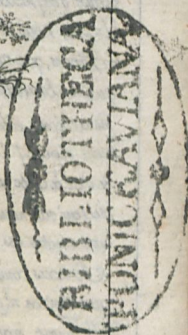


Les Matinées du Roi de Prusse.

Première Matinée. Origine de Notre Maison.

Dans le tems du désordre & de la confusion on vit s'élever au milieu des nations barbares un commencement de souveraineté nouvelle. Les gouverneurs de différents pays secouèrent le joug, & bientôt devenus assez puissant, pour se faire craindre, de # ils obtinrent des privilèges, ou pour mieux dire, par la forme du genouil en terre, ils emportèrent le fond. # leurs maîtres

Dans le nombre de ces audacieux il y en a plusieurs qui ont jeté les fondemens de plus grandes monarchies, & peut être même à bien compter, tous les Empereurs, Rois & Princes souverains leurs doivent. ils leurs Etats. Pour nous, nous sommes à coup sur dans ce cas. Vous rougissez, allez, je vous le pardonne, mais ne vous avisez plus de faire l'enfant & sachez pour toujours, qu'en fait de Royaume, l'on prend quand on peut, & l'on n'a jamais tort, que quand on est obligé de rendre. Le premier de nos ancêtres, qui eut quelques droits de Souveraineté dans le pays qu'il gouvernoit, fut Javillon de Hohenzollern; le treizième de ses descendants fut Burggrave de Nuremberg; le vingt. cinquième Electeur de Brandebourg, & le trente. Septième Roi de Prusse. Notre maison, ainsi que toutes les autres, a eu ses



Achilles, ses Cicérons, ses Néscors, ses imbeciles & ses feneants, ses femmes savantes, ses marâtres & ça coup sur ses femmes galantes, elle s'est aussi sou-
 vent aggrandie par le droit, qu'on ne connoit que chez les Princes heuræus ou
 qui font les plus forts, car on voit, dans l'ordre de nos successions celui de conve-
 nance d'expectative & de protection. Depuis Tavillon, jusqu'au grand-
 Electeur nous n'avons fait que végéter. Nous avions dans l'Empire cinquante
 Princes, qui ne nous cédaient en rien, & à proprement parler, nous n'étions
 qu'une branche du grand lysire d'Allemagne, Suillocome le grand, par
 ses actions éclatantes, nous tira du pair, & enfin en 1701 / cela n'est pas
 bien nous / (la vanité mit sur la tête de mon grand Père une couronne),
 & c'est à cette époque, que nous devons rapporter notre véritable existence,
 puis qu'elle nous mit dans le cas de dir-er en Roi, & de traiter en égal
 avec toutes les Puissances du monde.

Si nous comptions les vertus de nos ancêtres, nous verrions aisément,
 que c'est ce n'est pas les à ces avantages, que notre maison doit son agran-
 dissement, nous avons eû la plus grande partie de nos Princes, qui se
 sont mal conduits, mais ce sont les hazards & les circonstances, qui nous
 ont bien servis. Je vous ferai même observer, que nôtre premier diadème
 s'est posé sur un tête des plus vaines & de plus légères, & sur un corps
 tortu & bossu. Je vois bien, mon cher Neveu, que je vous laisse dans
 l'embarras sur nôtre origine. On prétend, que ce Comte de Hohenzollern
 étoit d'une grande maison, mais dans le vrai, personne ne s'est pourvu
 avec moins de terres. Au reste, il y a long tems, que nous sommes
 nés bons gentils hommes, ainsi tenons nous en là.

La Position de mon Royaume.

Je ne suis pas heuræus de ce côté. Là, pour vous en convaincre,
 jettez les yeux sur la carte, & vous verrez, que la plus grande partie
 de mes États est divisée de façon, à ne pouvoir pas se donner des secours
 mutuels. Je n'ai pas des grandes rivières, qui traversent mes provinces,
 quelques unes les cottoyent, mais peu les entrecoupent.

Du Sol de mes États

Un grand tiers de mes États est en frische, un autre tiers est en bois,
 rivières & marais. Le tiers, qui est cultivé, ne rapporte ni vin, ni olivier,
 ni murier. Tout les fruits & tous les legumes ne viennent qu'à force
 de soins, mais fort peu au véritable point de perfection. J'ai seule-
 ment des cantons, où le Seigle & le froment ont quelque réputation.

Des Mœurs des Habitans

Je ne saurais rien fixer sur ce point, parce que mon Royaume n'est que de pieces raportées: Tout ce que je puis dire d'asiez certain c'est, qu'en general tous mes Sujets sont braves & durs, peu friands, mais irrognes, Tirans dans leurs terres & Esclaves à mon Service, amants insipides & maris bourrus, d'un grand sang froid, que je tiens au fonds pour bête, Savant dans le droit, peu philosophes, moins poëtes & encore moins orateurs, affectant une grande simplicité dans la parure, mais se tenant pour bien mis avec une petite bourse & un grand chapeau, des bottes jusqu'à la ceinture, une petite canne, un habit très court & une veste fort longue. Pour les femmes, elles sont presque toutes grasses & nourrices, Elles sont d'une grande douceur, aimant leur ménage & assez fideles à leurs maris. Quant aux filles, elles jouissent du privilege à la mode; j'en suis si peu fâché, que j'ai cherché à excuser leurs foiblesses dans mes memoires. Il faut bien, mettre ces occupations à leur aise, pour eviter, qu'elles n'apprennent une pratique, qui les feroit famiser en sûreté, & qui causeroit un grand préjudice à l'Etat; & même pour mieux les encourager, j'ai soin de donner dans mes regimens la préférence au fruit de leurs amours, & s'il doit le jour à un officier, je le fais porter, enseigne & souvent officier avant son tems.

Seconde Matinée.
De la Religion.

La Religion est absolument necessaire à un Etat, c'est une maxime, qu'il seroit fou, de vouloir disputer, & un Roi est très-mal adroit, quand il permet, que ses Sujets en abusent, mais aussi un Roi n'est pas sage d'en avoir. Ecoutez, bien ceci, mon cher Neveu, il n'y a rien, qui tyrannise tant l'esprit & le coeur, que la religion, parcequ'elle ne s'accorde ni avec nos passions, ni avec les grandes vues politiques, qu'un monarque doit avoir. Si l'on craint Dieu, ou pour mieux dire, l'enfer, on devient capucin. Est-il question, de profiter d'un moment favorable, pour rompre d'une province, une armée de diables se présente à vos yeux, pour la défendre, nous sommes assez

faibles de pour crime, que c'est une injustice, & nous proportions nous nous memes le châtiment à notre crime. Voulons nous faire un traité avec quelque Puissance, si nous nous souvenons seulement, que nous sommes chrétiens, tout est perdu, nous serons toujours dupes. Pour la guerre, c'est un metier, ou le plus petit fou peut le gataoier tout; en effet quel est honnête homme, qui voudroit la faire, si on n'avoit pas le droit de faire des regles, qui permettent le pillage, le feu & le carnage.

Je ne dis pas pourtant, qu'il faille afficher l'impieité & l'athéisme; mais il faut penser selon le rang que l'on occupe. Tous les Papes, qui ont eu le sens commun, ont eu des principes de religion propres à leur agrandissement. Ce seroit le comble de la folie si un Prince s'attachoit à des petites miseres, qui ne sont faites que pour le peuple.

Deilleurs le meilleur moyen pour écarter le fanatisme de ses États, est d'être de la plus belle indifferance du monde sur la religion. Croyez moi mon cher Neveu, la sainte mere a ses petits caprices comme un autre, attachez vous donc à être Philosophe sur ce point, vous verrez, qu'il n'y aura dans Vostre Royaume aucune dispute de consequence sur ce sujet, car les partis ne se forment, que sur la foiblesse des Princes ou de leurs Ministres.

Une reflexion importante, que j'ai à vous faire, c'est, que vos Ancêtres ont opéré de la façon la plus sensée dans cette partie, ils ont fait une reforme, qui leur a donné un air d'apôtre en remplissant leur bouge. C'est sans contredit le changement le plus raisonnable, qui soit jamais arrivé dans cette espee de matiere, mais puis qu'il n'y a presque plus rien à gagner, & qu'il seroit dangereux dans ce moment cy de vouloir marcher sur leurs traces, il faut s'en tenir à la tolerance. Retenez bien ce Prince, mon cher Neveu, & dites toujours, comme moi que l'on prie Dieu dans mon Royaume, comme l'on veut, & que l'on y comme l'on peut, car pour peu que vous paroissiez negligier cette matiere, tout est perdu dans vos États, & voici pourquoi. Mon Royaume est composé de plusieurs Sectes. Dans certaines Provinces les Reformés sont en possession de toutes les Charges, dans d'autres les Luthéens ont les memes avantages, il y en a, où les Catholiques dominent au point, que le Roi ne peut y envoyer qu'un ou deux Deputés protestans. Quant aux Juifs, ce sont de pauvres diables, qui n'ont pas dans le fond autant de tort, qu'on le dit, ils payent bien cher, & après tout, ils ne duppent que les Sots. Comme nos

ns
ons
mons
it
i
ls,
alte
low
li.
ie
ue
ter
u
/
ä
in
ris
en-
/
ur
ä-
/
no-
to,
s,
ut,
spier
i.
es
es
s
x
/
t/
os

ay
L
10.
pa
Ca
yfe
Vcl
p
St
ca
ca
m
fa
ib
du
ru
re
Le
qu
p
ch
Jo
cor
un
fa
dou
72
ca
to
S
ed
ca
me
p
des
com
m
hem

ayuls se firent Chrétiens dans le 9^{me} siècle, pour plaire aux Empereurs,
 Lutheriens dans le 15.^{me} pour prendre le bien de l'eglise, Reformés dans
 16.^{me} pour plaire aux Hollandois à cause de la Succession de Clèves, nous
 pourrions bien nous rendre indifferens, pour maintenir la tranquillité
 dans nos États. Mon Pere avoit un projet excellent, mais qui ne lui ré-
 usoit pas; il avoit engagé le Président Lam, à lui faire un petit Traité de
 Religion, pour réunir les trois Sectes & n'en faire qu'une. Le Président
 parloit mal du Pape, traitoit St. Joseph de bon homme, menoit le chien de
 St. Roch par les oreilles, & tizoit le cochon de St. Antoine par la queue, il ne
 croyoit pas à la chaste Susanne, il regardoit St. Benoît & St. Dominique
 comme des Luzzifians, & recevoit St. Francois de Sales comme Saint. Les
 11000. vierges n'avoient pas plus de crédit sur son esprit, que tous les
 saints & tous les martyrs de Loyola. Quant aux mystères, il convenoit, qu'
 il ne falloit pas vouloir les expliquer, mais qu'il falloit vouloir mettre
 du bon sens à tout & ne pas s'en tenir au mot. L'Equid des Luthe-
 rians, il en faisoit son point d'appui. & vouloit que les Catholiques de-
 viennent un peu infidèles à la Cour de Rome, mais il prétendoit que
 les Lutheriens n'espasent d'être si subtiles dans la dispute; il prétendoit
 que quelques distinctions ôtées, il étoit sûr qu'on se trouveroit très
 près les uns des autres; il croyoit, qu'il y auroit plus de peine à rappro-
 cher les Calvinistes, parcequ'ils avoient plus de titres que les Lutheriens.
 Il proposoit cependant un bon expédient, qui est de n'avoir que Dieu pour
 confident, quand on communioit. Il regardoit le culte des images comme
 une amorce pour le peuple, il croyoit qu'il falloit à un paysan un
 saint quelconque, pour les moines, il les expulsoit, parcequ'il les regardoit
 comme des ennemis, à qui il faut une forte contribution; Quant aux
 Prêtres, il leur donnoit aux gouvernantes pour femmes, ceci a fait beau
 coup de bruit, parceque les bonnes Dames croyoient, qu'elles étoient
 lésées, & que c'étoit un sacrilège, parcequ'on touchoit aux mystères.
 Si cette prophète avoit été goûtée, on auroit fait tous ses efforts, pour
 exécuter le projet, qu'on avoit formé. Pour moi, voici ce que j'ay pour
 cela. Je tâche de faire regarder dans tout ce qu'on croit dans mon Royaume,
 un mépris partout ce qui est réformateur, & je ne perds pas la
 plus petite occasion de développer les vices ambitieux de la cour de Rome,
 des Prêtres & des Ministres, peu à peu j'accoutumerai mes Sujets, à penser
 comme moi, & je les détacherai de tous les préjugés.

Mais comme il faut un culte, je ferai paroître si je vis après quelque
 homme éloquent, qui en prêchera un. D'abord j'aurai l'air de vouloir

perfection, mais peu à peu je me déclarerai son défenseur, & j'embrasserai avec chaleur son système. Si vous voulez, que je le dise, c'est déjà fait. Voltaire en a composé le préambule, il prouve la nécessité de se délier de tout ce qu'on a dit jusqu'à présent sur la religion, parce qu'on n'est d'accord sur aucun point. Il fait le Portrait de chaque chef de secte avec une bonté, qui ressemble à la pure vérité, il a détourné des anecdotes des Papes, des Evêques, des Prêtres & des Ministres, celui répand une gaieté singulière sur son ouvrage, qui est écrit d'une plume serrée & si rapide, qu'on n'a pas le tems de réfléchir & comme un orateur rempli de bonté le plus subtil; il a l'air de meilleure foi du monde, quand il avance les principes les plus douteux. D'Alembert & Maupeou ont formé le canovas, & tout calculé avec tant de précision, qu'on seroit tenté de croire, qu'ils ont taché de se démontrer à eux mêmes, avant d'aller démontrer aux autres. Rousseau travaille depuis 4. ans, à prévenir toutes les objections. Je me fais d'avance une fête de mortifier tous ces Menseigneurs, qui osent nous contredire. Il y a déjà une suite de cinquante conséquences pour chaque objet de dispute & au moins trente réflexions sur chacun des articles de l'Écriture sainte. Il est même présentement occupé à prouver que tout ce qu'on debite aujourd'hui n'est qu'une fable, qu'il n'y a jamais eu de Paradis terrestre & que c'est de grâces de Dieu, que de croix, qu'il a fait son semblable, un franc nigaud & la creature la plus parfaite une franche libertine; car enfin, ajoutez il, il n'y a que la queue du serpent, qui ait pu séduire Eve, & dans ce cas cela prouve un désordre affreux dans l'imagination.

Le Marquis d'Argens & M^r Formay ont préparé la composition d'un concile, je dois y résister, mais sans prétendre, que le St. Esprit me donne un grain de lumière de plus qu'aux autres. Il n'y aura qu'un Ministre de chaque Religion, & quatre Députés de chaque Province, dont deux de la Noblesse & deux de tiers état. Tout le reste des Prêtres, moines & Ministres, en général, en seront exclus, comme gens intéressés à la chose. & pour que le St. Esprit puisse mieux présider à cette assemblée, on conviendra de décider tout bonnement suivant le sens commun.

Troisième Matinée De la Justice.

Vous devons à vos Sujets la Justice, comme ils vous doivent les Taxes, c'est une chose convenue, mais il faut bien prendre garde,

unc
na
dit
H
pore
Hra,
Pile
nra
uand
formi
aller
venia
ces
de
me
ft
uis
vil,
ve,
de,
un
ce
cc
nos
vlas
af
es
gato

De nous laisser guider par Elle. Représentons nous la, mon cher Nereu, conduisant le malheureux Charles sur l'échafaut. Je ne suis ni trop ambitieux, pour vouloir, qu'il y ait quelque ordre dans mes États, qui me gêne, & très certainement c'est ce qui m'a obligé, uniquement, à faire un nouveau code. Je sais bien, que j'ai je l'ai mise, la bonne Dame, & pet..... à l'air, mais je craignois ses yeux, parceque je connois le poids qu'elle a parmi le peuple, & je sçavois, que les Princes adroits, en satisfaisant leur ambition, peuvent souvent se faire adorer. La plus grande partie de mes sujets a vu, que j'étois touché des malheurs, qui entraînent après soi la chicane. Hélas! j'en rougis, que bien loin de l'avoir eue en vue, je régrète les petits avantages, qui elle me procuroit, car les droits établis sur la procédure & sur le papier marqué, ont diminué mes revenus de près de $\frac{100}{m}$ #. Ne vous laissez pas blouer, mon cher Nereu, par ce mot de justice, c'est un mot, qui a différents rapports, & qui peut être expliqué de différentes manières. Voici le sens, que je lui donne. La Justice est l'image de Dieu, qui peut donc atteindre à une si haute perfection? n'est. on pas même raisonnable, quand on se délisse du projet, de la posséder entièrement? voyez, tous les pays du monde, & examinez bien, si on la rend dans deux Royaumes de la même façon, consultez après cela les principes, qui conduisent les hommes, & voyez, s'ils accordent. Qu'y a-t. il donc d'extraordinaire, qu'un homme veuille être juste à sa manière? quand j'ai voulu jeter les yeux sur tous les tribunaux de mon Royaume, j'ai trouvé une armée immense de Legistes, tous censés honnêtes gens, mais très soupçonnés de ne pas l'être. Chaque tribunal avoit son supérieur, moi même, j'avois le mien, car on formoit opposition aux jugemens donnés pour mon conseil, je ne m'en sçavois pas, parceque c'étoit un usage. En examinant les progrès, que la justice faisoit dans mes États, je suis effrayé de voir, que dans un siècle le 10.^m partie de mes sujets seroient enroulés sous ses drapeaux, & calculant ce qu'il en coutoit pour faire vivre ces légions, je tremblais, lorsque je vis que la 10.^m partie de mes revenus de mon Royaume passoit entre leurs mains; mais ce qui me donnoit le plus d'inquiétude, c'étoit cette marche sûre & constante qu'ont les gens de loi, cet esprit de liberté inséparable de leurs principes, & cette façon adroite de conserver leurs avantages & de cracher leurs ennemis par là. L'apparence de l'équité la plus sévère. Je repassois dans ma mémoire tous ces actes pleins de rigueur, mais souvent bien bizarres, du Parlement d'Angleterre & de celui de Paris, & j'admirais que j'étois quelquefois bien honteux pour la Majesté du trône. C'est au milieu de toutes ces réflexions, que je me déterminai à japper le fondement de cette grande puissance, & ce n'est

qu'en la simplifiant le plus que j'ai pu, qu'à je l'ai réduite au point, où je la demandois. Vous savez peut-être sçavoir, mon cher Neveu, que des gens qui n'ont aucuns armes, & qui ne parlent jamais, qu'avec respect de la personne sacrée du Roi, soient les seuls en État de lui faire la loi. Ceste médisance n'a pas mêmes raisons, qu'il ne leur est pas difficile, d'arrêter notre puissance. On ne sauroit les soupçonner de violence, puis qu'ils nous parlent toujours avec la plus grande décence, mais nos sujets sont bien vite enchainés par cette eloquence ferme, qui ne semble se produire que pour leur bonheur & pour notre gloire. J'ai souvent réfléchi sur les avantages, que procure à un Royaume un Corps, qui représente la nation, & qui est depositaire de ses loix, je crois même qu'un Roi est plus fier de la Couronne, lorsqu'il la lui donne, ou la lui conserve, mais qu'il faut être homme de bien & rempli de bons principes pour permettre qu'on pese tous les jours nos actions;

Quand on a de l'ambition, il faut y renoncer. Je n'aurois rien fait, si j'avois été gentil, peut-être passerois-je pour un Roi juste, mais on me refuseroit le titre de héros.

Quatrième Matinée. De la Politique.

Comme parmi les honneurs on est convenu, que d'usurper son semblable, étoit une action lâche & criminelle, on a été chercher un terme, qui adouci la chose, & c'est le mot de Politique qu'on a choisi. Infailliblement ce mot ne l'a été qu'en faveur des Souverains, par occasion de décommodité on ne peut nous traiter de vaillans ni de héros, quoiqu'il en soit; voici au vrai ce que je pense sur la Politique.

Antoine, mon cher Neveu, par le mot de Politique, qu'il faut toujours chercher à surpasser les autres, c'est le moyen d'avoir de l'avantage, ou au moins de se trouver au pais. Car voyez bien persuadé, que tous les États du monde courent la même carrière; or, ce principe posé ne rougissez pas de faire des alliances dans la rue d'en tirer vous seul tout l'avantage, ne faites pas la faute grossière de ne pas la abandonner quand vous croirez, qu'il y va de votre intérêt, & surtout soutenez vivement cette maxime, que dépouiller ses voisins, c'est leur ôter le moyen de nuire.

A proprement parler, la Politique consiste & conserve les Royaumes ainsi, mon cher Neveu, il la faut bien entendre & l'exercer dans le plus grand jour, pour cet effet nous l'allons diviser en

je
que
spect
tai
le,
uis
ble
ont
ui
con
si
n me

ble,
ui
illi
com
n soit;
tai
tage,
ous.
pfe
tout
quand
t cette
cipau
voir

Pa
qu
Pr

rou
lia
l'an
la p
pe
con
fan
bi
&
fan
de
joi
gio

me
pe
H
com
un
je c
des
les
les
qu
qu
co
ma
&
tu
C
de
tra
fa

Politique d'État & en Politique particulière. La première ne regarde que les grands intérêts du Royaume. La seconde les intérêts particuliers du Prince.

De la Politique particulière.

Un Prince ne doit jamais se montrer que de bon côté & c'est à quoi il faut vous appliquer sérieusement. Quand j'étois Prince Royal, j'étois fort peu militaire, j'avois mes commodités, la bonne chère, le vin & j'étois à deux mains pour l'amour. Quand je fus Roi, je parus Soldat, Philosophe & Poète, je couchai sur la paille, je mangéai du pain de munition à la tête de mon camp, je bus fort peu devant mes Sujets, & je parus mépriser les femmes. Voici, comme je me conduis dans toutes mes actions. Dans mes voyages je marche toujours sans garde, & je vais nuit et jour, ma suite est très peu nombreuse, mais bien choisie, ma voiture est toute unie, elle est en rivanche, bien suspendue, & j'y dors aussi bien, que dans mon lit, je parus faire d'attention à les façons de vivre; un laquais, un cuisinier, un pâtissier, sont tout l'équipage de ma bouche, j'ordonne moi-même mon dîner, & c'est ce n'est pas ce que je fais de plus mal, parceque je connois le pays & que je demande soit on gibier, poisson & viande de boucherie, c'est qu'il produit de meilleur.

Quand j'arrive dans un endroit, j'ai toujours l'air fatigué, & je me montre au peuple avec un fort mauvais surtout, & une perruque mal peignée. Ces sont des riens qui sont souvent une impression singulière. Je donne audience à tout le monde, excepté aux prélats, ministres et moines, comme ces Messieurs sont accoutumés à parler de loin, je les écoute de ma fenêtre, un page les reçoit & leur fait mon compliment à la porte. Dans tout ce que je dis, j'ai toujours l'air de ne penser qu'au bonheur de mes Sujets, je fais des questions aux nobles, aux bourgeois & aux artisans, & j'entre avec eux dans les plus grands détails. Vous avez entendu aussi, que moi, mon cher Neveu, les propres flatteurs de ces bonnes gens, rappelez celui qui disoit, qu'il falloit que je fusse bien bon pour me donner autant de mal après avoir fait une guerre aussi longue, & semez vous de celui, qui me plaignoit de tout son coeur, en voyant mon mauvais surtout & les petits plats qu'on serroit sur ma table, le pauvre homme ne savoit pas, que j'avois un bon habit dessous, & croyoit qu'on ne pouvoit pas vivre si l'on n'avoit un jambon & un quartier de veau à son dîner.

À la revue de mes troupes, avant de passer un Régiment, j'ai l'attention de lire les noms de tous les Officiers & de tous les Sergeants, & j'en rétiens trois ou quatre avec les noms des compagnies, où ils se trouvent. Je me fais informer, exactement des petits abus, qui se commettent par mes

Capitaines, & je permets à tous les Soldats de se plaindre.

L'heure de l'arrivé je pars de chez moi, bientôt la populace m'entoure, je ne permets pas qu'on l'écarte, & je cause avec lui, qui est plus près de moi & qui répond le mieux. Arrivé au Régiment, je fais manoeuvrer doucement dans tous les rangs, & je parle à tous les Capitaines lors que je suis vis-à-vis de ceux, dont j'ai retenu les noms, je les nomme ainsi que tous les Lieutenants & Sergents, cela me donne un air singulier de mémoire & de réflexions.

Vous avez vu, mon cher Neveu, la façon dont j'humiliai ce Major, qui donnoit des chemises trop courtes à sa Compagnie; je fis si bien, qu'un des Soldats eut la hardiesse d'oter sa chemise de sa culotte. Si un Régiment manoeuvre mal, j'ai une façon de l'en punir: J'ordonne qu'on fasse l'exercice 13. jours de plus, & je ne fais manger aucun Officier avec moi.

Si l'on manoeuvre bien, je fais manger ^{avec moi} tous les Capitaines & mêmes quelques Lieutenants. En passant ainsi la revue, je connois à fond mes troupes, & quand je trouve quelque Officier, qui me répond avec fermeté & netteté, je le met dans mon catalogue, à fin de m'en servir dans l'occasion.

Jusqu'à présent tout le monde oiroit, que l'amour, que j'ai pour mes sujets, m'engage à visiter mes États aussi souvent, qu'il me possible. Je laisse tout le monde dans cette idée; mais le vrai, & motif y entre pour peu; le fait est que je suis obligé de le faire, & voici pourquoi:

Mon Royaume est despotique, par conséquent celui qui le possède, en a seul la charge. Si je ne parcourois pas mes États, mes gouverneurs se mettroient à ma place, & peu à peu se dépouilleroient des principes de l'obéissance pour n'adopter que des principes d'indépendance.

D'ailleurs comme mes ordres ne peuvent être que fiers & absolus, ceux qui me représentent, prendroient le même ton de la tyrannie. Au lieu qu'en visitant de tems en tems mon Royaume, je suis à portée de connoître tous les abus, qu'on fait des pouvoirs que j'ai confiés, & de faire rester dans le devoir ceux qui auroient envie de s'en écarter, ajoutés à ces raisons celle de faire crainte à mes sujets, que je viens dans leurs foyers, recevoir les plaintes & calmer leurs maux.

Des belles Lettres.

J'ai fait tout ce que j'ai pu, pour me faire une réputation dans les belles lettres, & j'ai été plus heureux, que le Cardinal de Richelieu, car, Dieu merci, je passe pour auteur; mais, entre nous, c'est une maudite race que celle de beaux esprits. C'est un peuple insupportable pour sa vanité. Il y a cet poëte, qui refuseroit mon Royaume,

ure,
ci
ent
ris
nants
rs.
r,
on
nt
acr.

iques
&
i,

e.
que
n

neus
cipes

ux
u
de
faire
à

no
u,
ce
nor.
ome,

S'il étoit obligé de me sacrifier deux de ces beaux vers. Comme c'est un métier qui nous éloigne des occupations dignes du trône, je ne compose que quand je n'ai rien de mieux à faire, & pour me donner un peu d'aïssance, j'ai à mon tour quelques beaux esprits, qui prennent soin de rediger mes idées. Vous avez vu avec quelle distinction j'ai traité dans ce dernier voyage M. d'Alambert: j'ai toujours fait manger avec moi, & je n'ai fait que le louer. Vous avez même paru surpris des grandes attentions, que j'avois pour cet Auteur. Vous ne savez donc pas que ce Philosophe est écoulé à Paris, comme un oracle, qu'il ne parle jamais que de mes talents & de mes vertus & qu'il putient partout, que j'ai tous les caractères d'un véritable Horat & d'un grand Roi. D'ailleurs c'est une douceur pour moi, de m'entendre louer avec esprit & délicatesse. & à Vous dire vrai, il s'en faut bien, que je sois insensible aux louanges, je sens bien, que toutes mes actions ne doivent point, ni en ne doivent point ni en rapporter; mais d'Alambert est si doux, quand il est assis auprès de moi, qu'il n'ouvre jamais la bouche, que pour me dire des choses obligantes. Voltaire n'étoit point de ce caractère, ainsi l'aye chassé, je m'en suis fait un mérite auprès de Maupefluis, mais dans le fond je le craignois, parceque je n'étois pas sûr de pouvoir toujours lui faire le même bien, & que je savois parfaitement, qu'un œil de mépris m'auroit attiré deux mille coups de patte.

D'ailleurs tout bien considéré, & après avoir pris l'avis de mon cœur, il fut décidé, que deux beaux esprits ne peuvent jamais respirer le même air. J'oubliois de Vous dire qu'au milieu de mes plus grands malheurs j'ai eu soin de faire payer aux beaux esprits leurs pensions. Ces Philosophes font de la guerre la plus affreuse, aussitôt qu'elle touche leur bourse.

Dans le petit détail

Vous. Vous apprendre à contenter tout le monde à peu de frais, voici le secret: qu'il soit permis à tous vos sujets de Vous écrire directement & de Vous parler, & lorsqu'on le fera répondre au écouter; mais voici le Sile; dont il faut que Vous sachiez usage: Si ce que vous me marquez, est vrai, je vous rendrai justice, mais comtez aussi sur le zèle, que j'ai à punir la calomnie & le mensonge, Jouis votre Roi Frédéric. Si l'on vient pour se plaindre, écoutez avec attention ou d'un air, qui en suppose, que Votre réponse soit surtout ferme & laconique. Deux Lettres dans ce goût & deux réponses

faites ainsi. Vous éviteront l'ennui des plaintes & vous donneront dans vos États, & encore plus dans les Cours étrangères, ou air de simplicité & de détail, qui fait la fortune des Rois. Je fais, mon cher Neveu, que pour deux pareilles lettres, qui existoient dans les pays, que les français ont pris en 1767, j'ai passé chez eux pour le Roi le plus uni, le plus populaire & le plus équitable.

Dans l'Habillement.

Si mon grand Père avoit vécu 20. ans de plus nous étions perdu, parceque le jour de la naissance auroit mangé le Royaume. Je ne porte jamais que mon habit uniforme. Le militaire croit que c'est par le cas que je fais de son état, mais dans le fait, c'est pour prêcher d'exemple. Mon Père a très bien imaginé l'habit bleu pour les galas. Quand on n'est pas riche & qu'on veut se bien mettre, il faut éviter les demi-galons.

Dans les Plaisirs

L'Amour est un Dieu, qui ne pardonne à personne; quand on résiste aux traits qu'il lance de bonne guerre, il se retourne. Ainsi croyez moi, n'ayez pas la vanité, de lui faire tête, il vous attraperoit toujours. Quoique je n'aye pas à me plaindre du tout qu'il m'ait joué, je vous conseille, de ne pas suivre mon exemple, cela pourroit par la suite avoir de grandes conséquences, car nous à peu vos gouverneurs & vos officiers recourent plus pour leur plaisir que pour votre gloire. & finalement, ^{voire} armée seroit comme le Régiment de votre oncle Henri. J'aurois aimé la chasse, mais le compte du Grand Veneur de votre ayeul m'en corrigea. Mon Père m'a dit cent fois, qu'il n'y avoit que deux Rois en Europe, qui furent assez riches pour forcer des Corps, parcequ'il est indécent de chasser en gentilhomme, quand on a une couronne sur la tête. La nature m'a donné des penchants assez doux. J'aime la bonne chère, le vin, le café & les liqueurs. Cependant mes sujets croient, que je suis le Prince le plus sobre, quand je mange en public, mon cuisinier allemand fait le dîner, quand je suis dans mes petits appartements, mon cuisinier français fait tout ce qu'il peut, pour me contenter, & j'avoue que je fais un peu difficile. Je suis près de mon lit & c'est tout ce qui me rassure sur tout ce que je bois. Les Philosophes ont beau dire, leurs leçons méritent bien, qu'on leur donne deux heures par jour, car dans le fait (que seroit notre existence)

ns
ite
u,
D
is

l
lt

.
r.

des
oyer
ur.
D
)
was
D

l
L
la

s
its
D
n
ix
me,
D

sans eux) je joue avec plaisir, mais je n'ai pu m'accoutumer à perdre. D'ailleurs le jeu est le miroir de l'ame, ce qui ne fait pas tout à fait mon compte, parceque je ne suis pas curieux qu'on lise dans la mienne. J'aime beaucoup le spectacle & surtout la musique; mais je trouve qu'un opera est bien cher, & le plaisir que je goûte à entendre une belle voix & un bon violon, seroit bien plus vif, s'il ne coûtoit pas tant d'argent. Comme personne ne se fait illusion sur cette dépense, j'ai fait tous mes efforts pour persuader, qu'elle étoit utile & necessaire, mais les vieux Senevaux n'ont jamais voulu convenir, qu'une chanteuse ou un virtuose dût avoir les mêmes appointemens qu'eux.

Je veux connoître ici l'homme à mes dépens, amenez qu'il est toujours livré à ses passions, que l'amour propre fait sa gloire & que toutes ses vertus ne sont appuyées que sur son intérêt & sur son ambition. Voulez-vous passer pour héros? approchez hardiment du crime. Voulez-vous passer pour sage & contrefaites-vous avec art.

Cinquième Matinée. De la Politique d'Etat.

La Politique d'Etat se réduit à trois principes. La 1.^{re} à se conserver & suivant les circonstances à s'aggrandir. La 2.^{me} à ne s'aliéner que pour son avantage, & la 3.^{me} à se faire craindre & respecter dans le tems même les plus facheux.

Premier Principe.

En montant sur le trone, je visitai les coffres de mon père. Sa grande économie me mit dans le cas de concevoir de grands projets. Quelque tems après je fis la revue de mes troupes, je les trouvai superbes; après cette revue, je retournai à mes coffres, & j'en tirai de quoi doubler mon militaire. Comme je venois de doubler ma puissance, il étoit naturel, que je ne me bornasse pas à conserver ce que j'avois, ainsi je pus bientôt décider à profiter de la première occasion, qui se presentoit; en attendant j'exerçai bien mes troupes & je fis tous mes efforts, pour que toute l'Europe eut les yeux attachés à mes manœuvres, je les renouvelai chaque année, afin de paroître plus savant, & finalement je parvins à mon but. Je tournais la tête à

à toutes les puissances; tout le monde se crut perdu, si l'on ne savoit pas remuer le bras, le pied & la tête à la Prussienne; de tous mes Soldats & mes Officiers, eurent valoir deux fois plus grand ils ~~se~~ virent qu'on les imitoit par tout.

Lors que mes troupes eurent ainsi acquis, un avantage sur toutes les autres, je ne fus plus occupé, qu'à examiner les prétensions, que je pourrois former sur différentes provinces. Quatre points principaux s'offrirent à mes yeux: La Silésie, la Prusse polonoise, la Gueldre-hollandoise & la Poméranie suédoise. Je ne fixai à Silésie, parceque cet objet méritoit plus, que tous les autres, mon attention, & que les circonstances m'étoient plus favorables. Je laissai au tems le soin d'exécuter mes projets sur les autres points. Je ne vous démontrerois point la validité de mes prétensions sur cette province, je le ai fait établir par mes orateurs. L'Impératrice- Reine les a fait combattre par les siens & nous avons fini le procès à coups de canon, de sabre & de fusil; mais, pour revenir aux circonstances, voici comme elles se présentèrent:

La France vouloit ôter l'Empire à la maison d'Autriche, je ne demandois pas mieux. La France vouloit faire en Italie un État à l'Enfant, j'en étois charmé, parcequ'on ne pouvoit le faire, qu'aux dépens de la Reine. La France enfin conçut le noble objet d'aller aux portes de Vénise; C'est où je l'attendois, pour m'emparer de la Silésie. Ayez donc, mon cher Nèveu, de l'argent, attendez les circonstances & vous serez assuré, non pas de conserver vos États; mais de les aggrandir.

Il y a de mauvais politiques, qui prétendent, qu'un État, qui est arrivé à un certain point, ne doit plus penser à s'aggrandir, parceque le Système et l'équilibre a presque fixé à chaque Puissance son coin. Je me souviens, que l'Ambition de Louis XIV. faillit coûter cher à la France, & je fais toute l'inquiétude que la mienne m'a donnée; je sais aussi que la France dans ses plus grands malheurs, donna une Couronne & conserva les provinces qu'elle avoit conquises & vous venez de voir, qu'au milieu de la tempeste, qui me menaçoit, je n'ai rien perdu. C'est tout de la circonstance, & du courage de celui qui prend.

Vou
à
n^o
L^e
qu
ca
j^e
Vou
va
C
to
an
a

C
qu
fon
ta
ma
m
an
qu
ca
ma
fo
&
uq
tr
de
ai
my
à
tu
&
ul
y



Vous ne sauriez croire, entre nous, mon cher Nèveu, combien il est important à un Roi & à un État de s'écarter souvent des routes ordinaires & ce n'est que par le merveilleux qu'on en impose & qu'on se fait un nom. L'équilibre est un mot, qui a subjugué le monde entier, parcequ'on voyoit, qu'il auroit une possession constante, mais dans le vrai, ce n'est qu'un mot, car l'Europe est une famille, où il y a des mauvais frères & de mauvais parents. Je dis plus, mon cher Nèveu, c'est en méprisant ce système, que l'on va au grand. Voyez les Anglois, ils ont enchainé la mer, ce fier élément n'est plus porteur de vaisseaux, qu'avec leur permission.

Il résulte de tout ceci qu'il faut toujours tenter & être bien persuadée, que tout nous conviendrait. Mais il faut seulement prendre garde de ne pas affecter avec trop de vanité des prétentions, & surtout nourrir, deux ou trois éloges à votre cœur & laissez leur le soin, de vous justifier.

2^e Principe

S'allier pour son avantage, est une maxime d'État, & il n'y a de puissance, qui soit autorisée à la négliger, de la suite cette conséquence, qu'il faut rompre son alliance lorsqu'elle est préjudiciable. Dans ma première guerre avec la Vaine j'abandonnai les François à Prague, parceque je gagnai au marché la Silésie, quand je les aurois conduits jusqu'à Paris, ils ne m'en auroient jamais donné autant. Quelques années après je renouai avec eux, parceque j'avois envie de tenter la conquête de la Bohême, & que je voulois me ménager cette puissance pour le besoin. J'ai négligé depuis cette nation, pour m'approcher de celle, qui m'offroit le plus. Quand la Prusse, mon cher Nèveu, aura fait sa fortune, elle pourra se donner un air de bonne fois & de confiance, qui ne convient tout au plus qu'aux grands États & aux petits souverains. Je vous ai dit, mon cher Nèveu, que qui dit Politique, dit pragmatique, & cela est vrai. Cependant vous trouverez sur cela des gens de bonne foi, qui se sont fait de certains systèmes de probité. Ainsi vous pouvez tout regarder avec vos Ambassadeurs, j'en ai trouvé qui m'ont servi sur leurs toits & qui, pour découvrir un mystère, auroient fouillé dans les poches d'un Roi. Attachez vous surtout à ceux, qui ont le talent de s'exprimer en termes vagues, ou en phrases touchées ou renversées. Vous ne feriez même pas mal, d'avoir des médecins & des fermiers politiques, ils pourrissent quelque fois vous être d'une grande utilité; je connois par expérience tous les avantages, qu'on peut en tirer.

3^{me} Principe

Se faire craindre & respecter de ses voisins, c'est le comble de la grande politique. On peut parvenir à son but par deux moyens: le 1^{er} est d'avoir une force réelle, des secours véritables. Le 2^e est de savoir bien employer ce que l'on a. Nous ne sommes point dans le premier cas, voilà pourquoi je n'ai rien négligé, pour être dans le second. Il y a des Puissances, qui s'imaginent, qu'un Ambassadeur doit se faire toujours avec grand état. Mr. de Richelieu à Vienne, ne savoit cependant qu'à donner des travers aux François, parce que les Autrichiens crurent toute la nation musquée que celui, qui la représentoit.

Pour moi, je tiens plus, que c'est dans la façon noble, dont l'Ambassadeur fait parler son maître, que dans l'étalage de quelques équipages, qui ont trouvé la véritable considération. C'est pour cela que je ne veux plus avoir d'Ambassadeurs, mais bien des Envoyez. D'ailleurs le premier poste est trop difficile à remplir, parcequ'il faut un homme de très grande condition, très riche & qui entende parfaitement la Politique; au lieu que pour celui d'Envoyé le dernier avantage suffit. En adoptant ce système, vous épargnerez chaque année des sommes considérables, & vous n'en ferez pas moins vos affaires. Il y a cependant des occasions, mon cher Nèveu, où il faut représenter avec magnificence, comme lorsqu'il est question de rompre avec un Cour, de faire une Alliance, ou de s'unir par le sang. Mais ces Ambassades doivent être toujours regardés comme extraordinaires.

Pour en imposer à vos voisins, jettez dans vos actions plus d'éclat, que vous pourrez, & surtout que personne n'écrive dans votre Royaume qui pour louer tout ce que vous ferez. Ne demandez jamais faiblement, mais exigez. Si l'on vous manque, refusez votre service jusqu'au moment où vous pourrez avoir une satisfaction de plus complète & surtout ne craignez pas les représailles, votre gloire n'en souffrira pas, tant pis pour vos Sujets, sur qui cela tombera, mais voici le vrai point: Il faut que tous vos voisins soient persuadés, que vous ne craignez de rien, & que rien ne peut vous étonner, tachez surtout de passer dans leurs esprits pour une tête dangereuse, qui ne connoit d'autre principe, que celui qui conduit à la gloire, faites aussi en sorte, qu'ils soient bien convaincus, que vous aimeriez mieux perdre deux Royaumes, que de ne pas jouer une rôle dans la postérité. Comme ces sentiments demandent des ames peu communes, ils s'établissent la plus part des hommes, & c'est au vrai ce qui constitue dans le monde les plus grandes monarches.

Quand un Etranger viendra à votre Cour, comblez le d'honnêtetés, & surtout tachez de l'avoir toujours auprès de vous, c'est le moyen, de lui cacher les vices de votre gouvernement. Si c'est un Militaire, faites manoeuvrer devant lui le Régiment des Gardes, & que ce soit vous qui le commandiez. Si c'est un bel esprit, qui ait composé une ouvrage, qu'il l'apprenne sur votre table. Si c'est un commerçant, écoutez-le avec bonté, caressez-le & tachez de le fixer chez vous.



ve
L
und
r
we
f.
t
2
Z
-
ent
ut
p.
c.
e
l
oc.
ices
is
nt,
e
it
c

PA 77/152

V018

ULB Halle

002 683 350

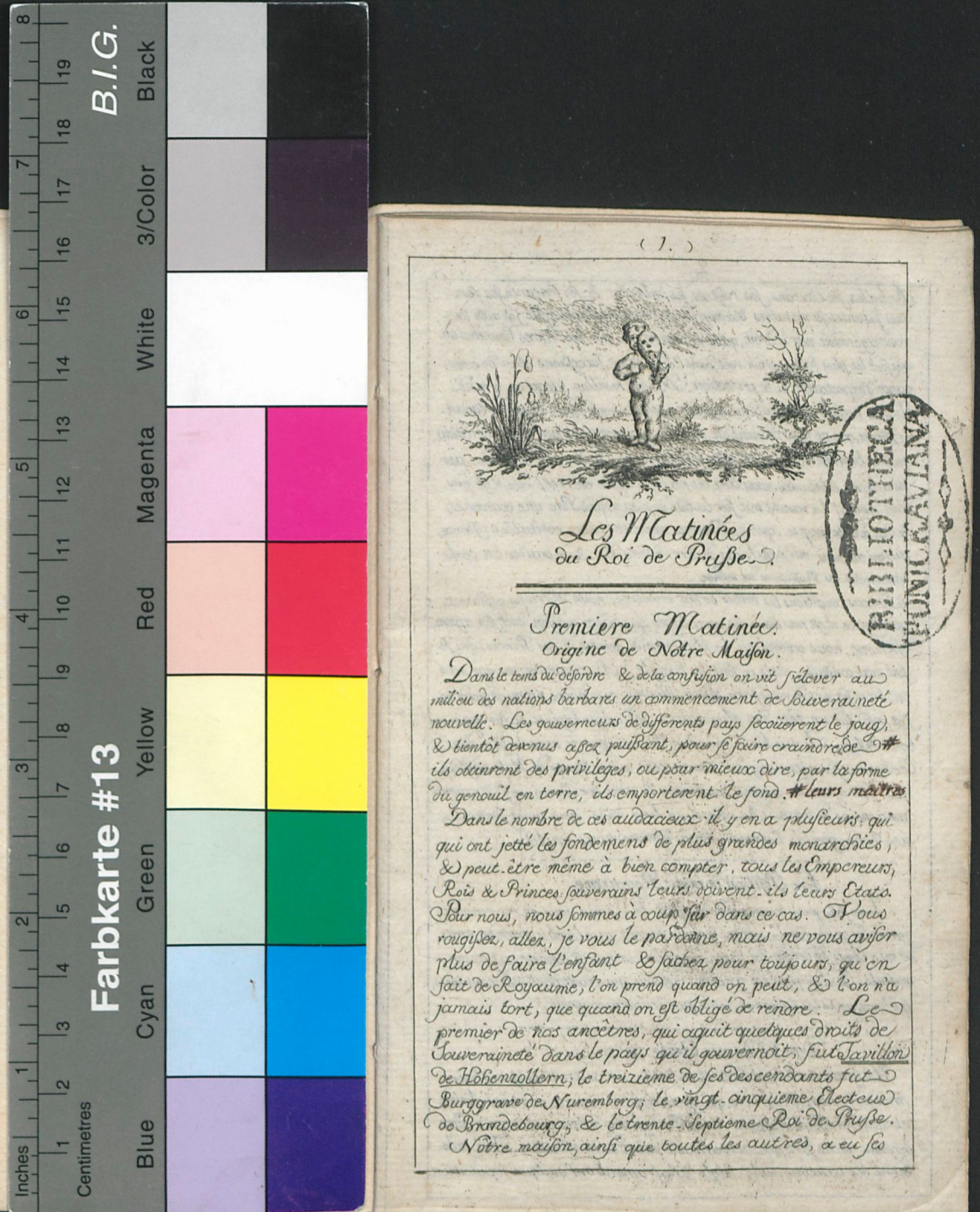


3

20





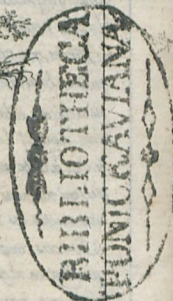


Farbkarte #13

B.I.G.



(1.)
*Les Matinées
du Roi de Prusse.*



*Premiere Matinée.
Origine de Notre Maison.*

Dans le tems du desordre & de la confusion on vit s'élever au milieu des nations barbares un commencement de Souveraineté nouvelle. Les gouverneurs de differents pays secouèrent le joug, & bientôt devenus assez puissant, pour se faire craindre, de # ils obtinrent des privilèges, ou pour mieux dire, par la forme du genouil en terre, ils emportèrent le fond. # leurs maîtres

Dans le nombre de ces audacieux il y en a plusieurs, qui ont jeté les fondemens de plus grandes monarchies, & peut être même à bien compter, tous les Empereurs, Rois & Princes souverains leurs doivent. ils leurs Etats. Par nous, nous sommes à coup sûr dans ce cas. Vous rougissez, allez, je vous le pardonne, mais ne vous avisez plus de faire l'enfant & sachez pour toujours, qu'en fait de Royaume, l'on prend quand on peut, & l'on n'a jamais tort, que quand on est obligé de rendre. Le premier de nos ancêtres, qui eut quelques droits de Souveraineté dans le pays qu'il gouvernoit, fut Jamillon de Hohenzollern, le treizieme de ses descendants fut Burggrave de Nuremberg, le vingt. cinquieme Electeur de Brandebourg, & le trente. Septieme Roi de Prusse.

Notre maison, ainsi que toutes les autres, a eu ses